慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Zola ou une médecine sage
Sub Title	ゾラ、または叡智ある医学
Author	林田, 愛(Hayashida, Ai)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2008
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.46 (2008.) ,p.67- 99
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	森英樹教授・西尾修教授・高山晶教授退職記念論文集 = Mélanges offerts à Mori Hideki, à Nishio Osamu, et à Takayama Aki
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20080331-0067

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Zola ou une médecine sage

HAYASHIDA Ai

Son temps de triomphe menteur [de la science] est fini,
il faut qu'elle soit modeste, puisqu'elle ne peut pas tout
savoir en un coup, tout enrichir et tout guérir[1].

*

Dans un discours donné en 1893, l'année même de la publication de son dernier roman du cycle des *Rougon-Macquart* (1870-1893), *Le Docteur Pascal*, Émile Zola (1840-1902) s'étonnait à juste titre que la science moderne, mise à l'écart de la « foi », paraisse aboutir à la « loi monstrueuse du plus fort » et devenir « un simple exercice de l'intelligence »[2]. Il tente d'y mettre en lumière les phénomènes qu'il observe particulièrement à la fin du siècle. La science moderne de la seconde moitié du XIXe siècle, malgré ses énormes progrès dans divers domaines d'études, provoqua une sorte de crise morale surtout parmi les jeunes intellectuels, que Zola attribua au fait que la foi n'exerce plus aucune contrainte morale sur elle. Mais qu'entend-il par ce mot « foi »? Sans doute est-elle une croyance qui, en dehors de la religion chrétienne, s'enracine dans la profondeur de l'être et n'est pas compatible avec la vision mécanique de l'univers. La remarque de l'écrivain est d'autant plus suggestive que l'on tient compte de ses intérêts inégalables aux sciences modernes, sur lesquelles il a bâti le vaste plan des *Rougon-Macquart*. Zola conclut son discours

1) Émile Zola, « Discours aux Étudiants », *Les Rougon-Macquart* [*RM*], édition de Henri Mitterand, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 5 vol., 1960-1970, V, p. 1612. Les références concernant *Les Rougon-Macquart* renvoient à cette édition.
2) *Ibid*., p. 1612-1613.

par un appel au progrès de la science à condition que celle-ci soit « modeste ». C'est ainsi que, pour lui, la croyance démesurée en le pouvoir de la science était la cause primordiale du mal du siècle.

Depuis la naissance de la médecine moderne, les progrès ont fait augmenter l'espérance de vie et un corps médical commence à s'affirmer. L'historien affirme alors qu'un schéma fait apparaître clairement, dans la seconde moitié du XIXe siècle, une profonde transformation de la pensée médicale sous l'influence décisive de deux éléments : la méthode expérimentale de Claude Bernard (1813-1878), et la doctrine microbienne de Louis Pasteur (1822-1895)[3]. Ces travaux dominent toutes les recherches et les conceptions du moment. C'est à cette époque-là, comme le montre Michel Foucault, que la médecine s'est constituée comme le « lieu des expériences libres »[4]. Or derrière l'apparence spectaculaire des progrès dans ce domaine, les analyses outrancières des laboratoires ne sont pas sans avoir des conséquences fâcheuses; d'une part, l'expérimentation sur les animaux, en négligeant l'irrégularité de leurs rythmes, se montre inapplicable aux rythmes humains et d'autre part la systématisation de la méthode expérimentale fait du corps de l'individu la victime du scientisme médical. Le rapport traditionnel entre *guérisseur*-patient s'est transformé en *savant*-sujet. Il n'est pas trop exagéré de dire que le savant ne voit que les lésions avec curiosité, tandis que le guérisseur se dévoue pour son patient en combattant le mal. Au travers du progrès médical, c'est la signification de la vie qui a changé. Les images traditionnelles de la vie et de la mort, voire du médecin qui y intervient, ne correspondent plus à ce que prétend être la médecine, c'est-à-dire à sa prétention d'être absolue ou infaillible. La croyance démesurée dans son pouvoir de guérir fait de la science une nouvelle religion, mais en même temps, lorsqu'elle se montre impuissante, engendre le désenchantement spirituel. Ainsi, dans cette crise

---

3) Jacques Léonard, *Médecins, Malades et société dans la France du XIXe siècle*, Science en situation, 1992, p. 217.

4) Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Presses universitaires de France, 2000 (1re éd., 1963), p. 48

collective commencèrent à apparaître des conflits entre la médecine moderne et les médecines naturelles[5]. De surcroît, la reconnaissance de l'homéopathie fut facilitée par la première épidémie de choléra en 1832, au cours de laquelle les résultats des traitements homéopathiques étaient bien plus satisfaisants que les traitements violents de la médecine officielle qui prescrivaient toujours la saignée.

L'impuissance de la médecine moderne renforça donc le scepticisme médical et conduisit certaines personnes jusqu'au « nihilisme thérapeutique »[6]. Le but de notre étude est donc de nous interroger sur les idées de Zola face à l'enjeu éthique de la médecine, et de montrer comment la contribution d'une foi à celle-ci se révèle *sagesse* dans ses ouvrages.

I: Maladies fatales : Phtisie et Folie

La passion joue un rôle significatif dans le cycle des *Rougon-Macquart* à un tel point qu'elle devient synonyme d'une maladie héréditaire dans l'imaginaire zolien. Le détraquement nerveux, que l'on associe souvent à la femme, apparaît sous le terme de « passion ». Au moment où Zola préparait le projet général de ce cycle, il s'est documenté sur les traités médicaux des physiologistes organicistes[7].

Zola présente, dans son article du *Gaulois* du 23 janvier 1868, sa lecture

---

5) Les origines de la médecine moderne résident pour certains dans la construction de la clinique de la fin du XVIIIe au début du XIXe siècle, et pour d'autres, dans la définition par Claude Bernard, de l'esprit expérimental en médecine. Notre objectif unifie ces deux idées pour mieux comprendre les doctrines des médecins organicistes de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècles, alors que c'est l'« esprit expérimental » qui s'enracine dans les systèmes médicaux d'aujourd'hui.

6) Nous employons ce terme « le nihilisme thérapeutique » cité dans l'article « Les Stratégies thérapeutiques » par Giovanni Féderspil et Tito Berti in *Histoire de la pensée médicale en Occident — du romantisme à la science moderne*, Éditions du Seuil, 1999, p. 197- 211.

7) *De l'identité de l'état de rêve et de folie* (1855), *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névrotiques sur le dynamisme intellectuel* (1859) du Dr Moreau (de Tours), *La Folie lucide, étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société* (1861) de Ulysse Trélat, en sont des exemples.

de la *Physiologie des passions* de Ch. Letourneau. Il déclare ainsi : « ici, je dois l'avouer, nous sommes en plein matérialisme, en pleine science expérimentale. [...] M. Letourneau se contente de nous considérer comme des bêtes perfectionnées et civilisées, ce qui est déjà fort galant. Je connais des animaux humains qui ne sont encore qu'à l'état de brutes sauvages »[8]. Les bêtes dormant au fond de l'être, sont ici synonymes des passions ou des maladies héréditaires qui menacent certains membres de la famille des *Rougon-Macquart* : à titre d'exemple, les frères Jacques de *La Bête humaine*, Etienne de *Germinal*, Claude de *L'Œuvre*, leur cousine Pauline de *La Joie de vivre*, et leur oncle maternel Jean de *La Débâcle* sont tous confrontés à la menace de ce mal héréditaire qu'est le « coup de passion ». Selon Letourneau, la passion est le désir viscéral qui menace d'emporter la raison des individus : « Venue d'un trouble organique, elle est donc associée à la maladie. Les vouloirs du corps, souvent la passion conduit l'être qu'elle maîtrise à la folie, quelquefois à l'extase. Ce sont les seules terminaisons pathologiques dont je veuille m'occuper. La folie est la sœur puînée de la passion. »[9] Il faut noter qu'à la différence du physiologiste qui attribue la folie ou la passion au dysfonctionnement organique, Zola réussit, grâce à son intuition, à attribuer des causes psychiques au mécanisme de la passion de ses personnages. Il tente, consciemment ou inconsciemment, de confronter le corps et l'esprit dans le processus de la maladie. A ce propos, Jean-Louis Cabanès, en définissant les années 1880-1884 comme une époque révolutionnaire pour le naturalisme en matière d'idéologie médicale, précise que les écrivains « cessent de se référer à l'étiologie des névroses telle que la décrivait une médecine organiciste. »[10] Il ne s'agit pas, pour Zola, de voir dans la maladie nerveuse une énigme à laquelle seule la spiritualité donnerait un sens, ni de nier le savoir positiviste, mais de saisir

---

8) Émile Zola, *Œuvres critiques* [*O.C.*] I dans les *Œuvres complètes*, édition de Henri Mitterand, Cercle du Livre Précieux, 15 vol., 1966-1970, X., p. 274.

9) Charles Letourneau, *Physiologie des passions*, Germer Baillière, 1868, p. 154.

10) Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes*, Klincksieck, 1991, p. 784.

réellement le mystère de l'existence humaine. Les désordres mentaux que décrit l'écrivain dépassent largement le cadre physiologique : le mécanisme complexe des forces psychiques, qui ne cessent d'exercer ses influences sur le corps, se double d'une psychosomatique.

Les traités médicaux du XIXe siècle ne manquent jamais, en étudiant les maladies propres au sexe féminin, d'en signaler les causes prédisposées. Hystérique ou fanatique, c'est la sensibilité de la nature de la femme qui réduit celle-ci au rang de malade. Il est curieux que Zola, déjà avant de lancer *Les Rougon-Macquart*, ait mis en relation l'extase hystérique et la visionnaire, en s'appuyant encore sur Letourneau[11)]. Cet intérêt de Zola pour la visionnaire comme cas pathologique se retrouve, en passant par certains romans des *Rougon-Macquart*, dans *Lourdes* (1894) de la série des *Trois Villes* (1894-1898). Mais cela n'est pas original à notre écrivain, puisque ce sujet est déjà traité dans *Madame Gervaisais* (1867) des Goncourt, à laquelle il a consacré un article du *Gaulois* du 18 janvier 1869. Il y constate, en reprenant le thème de l'hallucination extatique de Sainte Thérèse, que « le livre est l'étude de l'abandon, de cette possession d'un tempérament de femme par le catholicisme. Les idées religieuses s'élèvent dans cette chair et dans ce cerveau comme des vapeurs troublantes; elles travaillent cette créature, elles l'amollissent, la détraquent, jusqu'à l'évanouissement, jusqu'au néant »[12)].

Ce qui est commun entre Zola et les Goncourt, c'est que la dévotion conduit l'héroïne à aggraver son mal qu'est la phtisie, mal considéré fatal avant les découvertes successives à l'aube du XXe siècle. Mais l'originalité de Zola réside en ce qu'il a réussi à décrire les étapes où la dévotion devenue jusqu'à l'état de folie dévore complètement l'existence de la femme. La folie et la phtisie, toutes les deux

---

11) « Livres d'aujourd'hui et de demain », *O.C., op.cit.*, p. 724. Par là, nous pouvons facilement supposer à quels articles se réfère Zola. Voir également les articles « comment la passion arrive à l'extase. » (p. 162-179) et « Extase racontée par sainte Thérèse. » (p. 180-181). Ch. Letourneau, *op. cit.*

12) Émile Zola, *Le Gaulois*, 18 janvier 1869, *O.C., op.cit.*, p. 784.

comptant parmi les maladies inguérissables selon le docteur Pascal[13)], finissent par détruire Marthe de *La Conquête de Plassans* (1874), publiée sept ans après *Madame Gervaisais*.

I-a : Le gouffre de l'Inconscient

La dévotion était pour Zola un cas de détraquement nerveux qui menace la base morale de la société. Ses notes qu'il avait tirées autrefois de sa lecture de *La Folie lucide, étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société* (1861) du docteur Trélat, lui permettent de souligner l'influence maladive de la dévotion sur les femmes prédisposées à la névrose. Dans l'« Ébauche » de *La Conquête de Plassans*, Zola prend soin de décrire le processus selon lequel son héroïne se détraque par la dévotion pour se réduire à une « folle lucide »[14)]. En assimilant le discours médical sur la névrose et la nature du sexe féminin, Zola a élaboré la figure de Marthe Mouret.

Le personnage de Marthe, fille de Félicité et Pierre Rougon, est défini dans l'arbre généalogique comme suit : « née en 1820, épouse, en 1840, son cousin

---

13) L'interrogation nihiliste que s'est posé le docteur Pascal véhicule la réalité médicale du moment : « Mais il [Pascal] n'était qu'un pionnier, la méthode se perfectionnerait plus tard. N'y avait-il pas déjà là un prodige, à faire marcher les ataxiques, à ressusciter les phtisiques, à rendre même des heures de lucidité aux fous? » *Le Docteur Pascal* [*DP*]*, op.cit.*, p. 949.

14) *La Conquête de Plassans*[*CP*], Bibliothèque nationale de France, N.a.f. 10280, f° 31 : « Cependant, Marthe se détraque peu à peu. Elle fait souffrir Mouret. Une folle lucide, voir Trélat. Mouret garde silence sur cette folie lucide de sa femme. C'est un effet direct de la dévotion » (phrase soulignée par l'auteur). Citons un passage de Trélat qui met en lumière la nature des fous lucides dont la folie passant souvent inaperçue et sournoise : « Les fous lucides sont d'autant plus manifestants que leur maladie est moins aisément appréciable. Ils ont, à un examen superficiel, des airs de raison, peuvent acquérir plus ou moins d'autorité sur les personnes qui ne les voient que de temps en temps, s'y créer des partisans et faire naître ainsi et entretenir le désaccord et la division dans leurs relations et jusque dans la famille ». Ulysse Trélat, *La Folie lucide étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société*, texte reproduit et annoté par Jacques Postel, *La Psychiatrie*, Larousse, 1994, p. 122.

François Mouret, dont elle a trois enfants, meurt en 1864, dans une crise nerveuse [Hérédité en retour sautant une génération. Hystérique. Ressemblance morale et physique d'Adélaïde Fouque. Marthe et François, les deux époux, se ressemblent.] » Ainsi, on voit bien là que Marthe hérite du mal héréditaire d'Adélaïde, sa grand-mère, enfermée dans un asile d'aliénés. Or tout au début du roman, elle est décrite comme une femme bourgeoise typique menant une vie régulière et paisible, presque cloîtrée. Satisfaite en apparence de sa vie calme, elle n'est pas d'abord favorable à la venue de l'abbé Faujas dans son foyer. Prêtre bonapartiste, il a l'ambition de conquérir cette ville légitimiste en subjuguant les femmes et la belle société. Et il ne lui faut pas longtemps pour que Marthe tombe sous sa griffe. Faujas, très clairvoyant, s'aperçoit des ténèbres de l'inconscient de Marthe. Prédisposée à la maladie nerveuse non seulement par l'hérédité mais aussi par son insatisfaction « inconsciente »[15] de sa vie quotidienne ou conjugale, Marthe fait figure d'une dévote qui cherche à combler une lacune affective par sa dévotion à Jésus-Christ. Dans ce sens, le rôle des prêtres est mis en cause; il devient parfois l'objet de l'amour délirant des dévotes : délirant dans la mesure où c'est un amour impossible au sens double, à cause du devoir du clergé catholique et du fait que certaines sont mariées comme Marthe. C'est cette interdiction morale qui attise encore sa flamme intérieure :

> Marthe l'inquiétait [Faujas] depuis quelque temps. Il se sentait impuissant à calmer cette fièvre de dévotion qui la brûlait. Elle lui échappait, désobéissait, se jetait plus avant qu'il ne n'aurait voulu. Cette femme si utile, cette patronne respectée, pouvait le perdre. Il y avait en elle une flamme intérieure qui brisait sa taille, lui bistrait sa peau, lui meurtrissait les yeux. C'était comme un mal grandissant, un affolement de l'être entier, gagnant de proche en proche le cerveau et le cœur. Sa face se noyait d'extase, ses mains se tendaient avec des tremblements nerveux. Une toux sèche parfois la secouait de la tête aux pieds,

15) *CP,* I, *op.cit.*, p. 972.

sans qu'elle parut en sentir le déchirement. Et lui, se faisait plus dur, repoussait cet amour qui s'offrait, lui défendait de venir à Saint-Saturnin.

« L'église est glacée, disait-il; vous toussez trop. Je ne veux pas que vous aggraviez votre mal »[16].

Cet extrait témoigne des impacts de la dévotion travaillant sur le physique et le moral, et nous montre la passion voluptueuse qui dévore de l'intérieur le corps de Marthe : ses toux violentes sont les symptômes de la maladie mortelle qu'est la phtisie. Sa passion, longuement étouffée par sa vie régulière de femme bourgeoise, ne saurait arrêter son cours. L'abbé Faujas, ayant d'abord l'intention de profiter de la dévotion de Marthe pour sa conquête de Plassans, commence à s'éloigner de cette femme détraquée qui devient désormais un obstacle à ses ambitions. Dans cette évocation de la déchéance du corps se profile l'idée qu'à l'affaiblissement physique correspond une fièvre sensuelle, un appétit déréglé[17].

On peut voir également que, comme l'indique Faujas, l'Église est un espace qui favorise le « mal » sous les deux aspects suivants : d'une part, glacée et mal aérée, elle risque d'aggraver la lésion des phtisiques, et d'autre part, leur prière ardente dans une ambiance mystique entraîne l'excitation nerveuse. Marthe, devenue « plus mince, les joues rosées, les yeux superbes, ardents et noirs », est d'une « beauté singulière ». Pour l'hystérique qui cherche « la nourriture de sa passion », l'odeur délicate de l'encens, les cierges allumés, les voix frêles des cantiques, constituent des éléments excitants dans les cérémonies religieuses. Par conséquent, sa phtisie prend

---

16) *Ibid.*, p. 1074-1075.

17) Renan rapporte aussi une anecdote sur la fille qui se détraque à cause de ses désirs refoulés pour le vicaire : « Elle était arrivée à rêver réveillée, à exécuter comme une somnambule des actes dont elle n'avait qu'une demi-conscience. Nuit et jour, elle n'avait qu'une pensée; elle se figurait le servant, le soignant, comptant son linge, s'occupant de ce qui était trop au-dessous de lui pour qu'il y pensât. Toutes ces chimères arrivèrent à un acte étrange qui ne peut être expliqué que par l'état de folie où elle était décidément depuis quelque temps. » Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Calmann-Lévy, 1883, p. 39.

inévitablement un tournant fatal.

Remontant à l'histoire de la lutte contre la tuberculose, le bacille de phtisie qui s'est abattu sur les êtres humains du début de l'humanité jusqu'au milieu du XXe siècle, connaît sa première apogée entre 1780-1830, c'est-à-dire à l'époque de la médecine « héroïque », caractérisée principalement par les traitements violents comme la saignée et les purges[18]. Les études sur la tuberculose auxquelles Hippocrate et ses disciples ont participé, sont nées en Grèce, mais elles n'ont été l'objet d'aucun progrès décisif jusqu'au XVIIIe siècle. C'est René-Théophile-Hyacinthe Laennec (1781-1826), ennemi de François-Joseph-Victor Broussais (1772-1838) autour de la méthode curative, qui a marqué le premier pas du progrès en admettant la nature contagieuse de la phtisie. La découverte du bacille de Robert Koch (1848-1910) en 1882 fit d'ailleurs douter les microbiologistes de l'hérédité de la tuberculose, mais les limites entre le caractère héréditaire et la contagion ont laissé perplexes les cliniciens. Ce n'est qu'en 1943 où la streptomycine fut découverte que les êtres humains furent enfin libérés de la menace de la phtisie, après le développement de la tuberculine par Koch et l'inoculation d'Albert Calmette (1863-1933)[19]. Néanmoins, déjà dans la dernière moitié du XIXe siècle, les médecins professèrent de plus en plus le caractère curable et évitable de la maladie sans aucune efficacité. Devant la limite de la médecine moderne, les moyens thérapeutiques, comme la climatothérapie, la suralimentation ou la sérothérapie, devinrent populaires mais s'avèrent également décevants[20].

Que signifie cette apparition des moyens thérapeutiques qui ont pour but de réhabiliter la force curative de la nature humaine à l'époque de la médecine moderne? C'est en examinant les deux personnages de médecin dans *La Conquête*

---

18) Sur la médecine héroïque, cf. Claude D'Allaines, *L'Histoire de la chirurgie*, Presses universitaires de France, 1984.

19) Cf. Willy Hansen et Jean Freney, *Des Bactéries et des hommes*, Privat, 2003.

20) Jacques Léonard, *La Médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Aubier Montaigne, 1981, p. 316

de Plassans et *Madame Gervaisais* que nous allons essayer d'y répondre.

I-b : Le bâton d'Esculape

Le docteur Porquier, se sentant impuissant pour trouver un moyen scientifique de sauver la vie de Marthe, lui recommande des remèdes « naturels » :

> Il [le docteur Porquier] entama alors une dissertation sur le traitement des maladies de poitrine dans l'arrondissement de Plassans. Il préparait une brochure sur ce sujet, non pas pour la publier, car il avait l'adresse de n'être pas savant, mais pour la dire à quelques amis intimes.
>
> « Et voilà les raisons, dit-il en terminant, qui me font croire que la température égale, la flore aromatique, les eaux salubres de nos coteaux sont d'une excellence absolue pour la guérison des affections de poitrine. [...].»

Le docteur Porquier, devant le cas grave de la phtisie, recommande à sa patiente des remèdes thérapeutiques rappelant l'aromathérapie et la climatothérapie. Au XIXe siècle, les pratiques thérapeutiques comme l'hydrothérapie, recommandée par un curé allemand Sébastien Kneipp (1821-1897), devinrent très populaires et furent considérées efficaces contre de multiples troubles chroniques. La consommation d'eaux minérales eut également un grand succès, mais l'action des différentes eaux naturelles ne trouva jamais d'explication universellement acceptée. Par ailleurs, la climatothérapie considérée également parmi les cures non spécifiques connut un certain regain : on croyait que le séjour prolongé sous un climat particulier dans des sanatoriums pour la phtisie était efficace pour certaines maladies particulières, notamment la tuberculose[21)]. On peut noter également que Porquier prépare une brochure sur la tuberculose. Selon Beauchamp, le XIXe siècle est l'âge d'or des revues spécialisées, qui sont réellement un point de convergence des découvertes des

---

21) Giovanni Fédéespil et Tito Berti, « Les Stratégies thérapeutiques », *op. cit.*, p. 211-213.

scientifiques et des récits d'expériences personnelles des médecins praticiens[22]. Mais Porquier, le modeste praticien qui se déclare de « n'être pas savant », n'envisage pas de publier sa brochure dont il se contente de parler à ses amis intimes, et sa modestie devant le mystère de la vie se révèle pleinement au chevet de Marthe. Porquier, s'inclinant devant la mort imminente de sa patiente, affirme enfin que « les décrets de Dieu sont insondables, la science est bien souvent impuissante »[23]. Cette expérience de l'impuissance de la science, admise par un médecin, trouve un antécédent significatif dans le personnage du docteur Pacifico de *Madame Gervaisais*. Notons la scène où Madame Gervaisais, phtisique, rend visite à l'homéopathe :

> On les [les médecins] voit, dès la porte ornée de bâtons d'Esculape entourés de serpents, s'écarquiller les yeux pour tâcher d'apercevoir, au clou qui leur est affecté, le nombre de *chiamate* qui y sont fichés. [...]
>
> Cet affreux coup d'œil du clou vide était le coup d'œil quotidien du très pauvre diable Pacifico Scarafoni, *illustrissimo dottore romano*, assez bon botaniste, assez heureux guérisseur des fièvres locales, mais âne bâté et buté pour tout le reste, ce dont il s'excusait naïvement en rejetant son ignorance sur la difficulté d'apprendre l'anatomie à Rome, où l'on ne délivre, pour les études médicales, que des morceaux de femme au lieu du cadavre entier.
>
> Ses malheurs d'allopathe l'avaient fait pour le moment d'homéopathe[24].

La dernière ligne de cette citation montre bien la situation médicale de cette époque. Nous reviendrons sur la réception de l'homéopathie et ses théories dans son rapport avec la médecine moderne dans le chapitre suivant, mais notons bien

---

22) Chantal Beauchamp, *Le sang et l'imaginaire médical : Histoire de la saignée aux XVIIIe et XIXe siècles*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 21.

23) *CP, op.cit*., p. 1201.

24) Edmond et Jules de Goncourt, *Madame Gervaisais*, dans les *Œuvres complètes*, Slatkine Reprints, 1986, p. 223-224. Les mots en italiques le sont par l'auteur.

le « malheur » de ce docteur italien qui préfère pour un moment l'homéopathie à l'allopathie qu'est la médecine officielle. Même si cette dernière avait une certaine méfiance à l'égard des médecines naturelles en ce qu'il leur manque de scientificité, il est important de noter que l'homéopathie porte aussi le bâton d'Esculape, symbole universel des médecins praticiens. Dans la citation précédente, on voit que la porte de la clinique est ornée de « bâtons d'Esculape entourés de serpents ». Rappelant brièvement ce qu'est le bâton d'Esculape : c'est le bâton autour duquel un serpent s'entortille, et qu'on a tendance à confondre souvent avec le caducée qui a deux serpents s'entortillant autour du bâton pour former le chiffre huit et des ailes à la pointe. Depuis les temps anciens, le serpent a été considéré d'une part comme le Mal symbolisant l'effroi, le pervers, la lutte, la mort et d'autre part comme le Bon, la renaissance, la protection, le pouvoir magique, le mystère, le culte. Cette dualité du serpent est due à sa puissance de pouvoir aller et venir entre ici-bas et là-bas, voire de dominer le monde de l'au-delà. Par ailleurs, le bâton symbolise la vie végétale qui pousse sur la Terre. Et c'est Esculape, Asclépios en grec, qui porte le bâton symbolisant la vie et autour duquel s'entortille le serpent, dominateur de l'au-delà[25]. Le culte d'Asclépios est considéré comme le plus important pour plusieurs raisons. Asclépios, avant de devenir le dieu de la guérison, aurait été le Saint Patron des médecins. Les Asclépiades ont tracé leur généalogie, et « le fils d'Asclépios » est devenu un terme populaire pour les praticiens. Le père d'Hippocrate, né à Cos vers 460 avant J.-C., était Asclépiade; Hippocrate est donc formé au sein de cette secte de prêtres-médecins qui célèbrent le culte d'Asclépios et dont les pratiques sont fondées sur le surnaturel. La nouveauté de Hippocrate relève du fait qu'il a séparé le surnaturel des pratiques, sans pour autant perdre son respect pour Asclépios dont il mentionne le nom dans son célèbre sermon, le sermon d'Hippocrate qui exige la plus stricte moralité des praticiens.

Le bâton d'Esculape incarne alors la fidélité inébranlable des médecins à

25) Cf. Akira Furukawa, *Symboles de la médecine et de la pharmacie* (en japonais), Éditions Ishiyaku, 2002.

l'art médical et le fait que l'homéopathie le porte, traduit leur fierté d'être des successeurs des grands médecins de l'Antiquité. Contrairement à ce que croient les homéopathes, Laennec affirme que « le mépris de la sagesse antique est un trait commun à tous les hérésiarques de la médecine »[26]. On voit là clairement les dédains du médecin universitaire vis-à-vis des médecines naturelles qui commencent à menacer son statut. Mais laquelle de ces deux médecines opposées est la plus digne du nom d'Esculape? Qu'exprime ce terme « hérésiarques » énoncé par le disciple de la médecine moderne? Nous allons tenter de répondre à ces questions dans les chapitres suivants.

II : « Hérésiarques » de la médecine

Dans « La Littérature et la gymnastique », inclu dans *Mes Haines* (1866), Zola définit l'homme moderne comme un être fébrile qui, trop ébloui par le progrès rapide de la science, et en proie d'un désir inépuisable pour les « nouvelles découvertes » scientifiques, souffre de la surexcitation nerveuse à cause de la vie moderne qui surmène son cerveau. Invitant le lecteur à exercer son « corps », Zola fait des commentaires sur *La Santé de l'esprit et du corps par la gymnastique* (1865) d'Eugène Paz. Inspiré par cette lecture sur la kinésithérapie, il préconise l'importance des exercices corporels en plein air pour l'équilibre entre l'esprit et le corps, et prend l'ancienne Lacédémone pour la cité idéale où l'on se réjouit d'une parfaite santé sur le plan moral et physique, jusqu'à dire ainsi : « la gymnastique sera donc purement médicale. Voilà ce qu'il faut dire. Elle sera médicale, puisqu'une question de santé seule nous impose, que nous n'allons pas à elle par goût. [...] elle a été un amusement, une passion honteuse, sous l'Empire romain, elle doit être chez nous un simple remède, une préservative contre la folie »[27]. C'est le témoignage

---

26) Léon Vannier, *Les Origines et l'avenir de l'homéopathie*, Doin Éditeurs, 1960, p. 216.

27) « La littérature et la gymnastique », *Mes Haines* (1866), *Œuvres critiques* [*O.C.*] I dans *Œuvres complètes*, sous la direction d'Henri Mitterand, Cercle du Livre précieux, 1966-1970, X, p. 56-61.

de la sagesse médicale des médecins antiques, qui met en avant la « médecine préventive » comme on l'appelle aujourd'hui. Zola croit que la folie, maladie de l'homme moderne, pourrait être évitée par la fortification du corps. La santé dépend, pour lui, de l'équilibre entre le corps et l'esprit. Cela s'oppose au dualisme cartésien, d'où l'originalité de Zola, puisque la kinésithérapie, c'est-à-dire le traitement par l'activité motrice, est purement destinée à guérir des troubles physiques et non spirituels. C'est une pratique très ancienne, dont on trouve les traces jusque dans les œuvres grecques et romaines. Au XIXe siècle, on vit se développer les études sur les phénomènes généraux engendrés par l'activité physique, notamment pour les traitements de l'ataxie syphilitique ou de la colonne vertébrale[28)].

Par ailleurs, Zola présente un ouvrage d'un médecin homéopathe dans son article du *Salut public* du 6 juin 1866. Il se réfère à la « grande querelle » surgie entre les « allopathes » et les « homéopathes »[29)]. Il insiste sur le fait d'avoir de « la sympathie pour les homéopathes », parce que les traitements de ces derniers sont « doux » et ils « ne secouent pas le corps ». Ces remarques de Zola montrent combien il a été influencé par sa lecture de *Comment on devient homoeopathe* [*sic.*], de Alphonse Teste, médecin homéopathe français : il finit par dire que « je suis tout prêt à le [l'homéopathe] devenir » le jour où il tomberait malade[30)].

Ce qui est inhérent à ces deux médecines naturelles, la kinésithérapie et l'homéopathie, telles qu'elles sont définies par Zola, c'est la forte croyance en la force curative de la nature. À l'opposé de la médecine officielle, celle qui est enseignée dans les facultés de médecine, les praticiens des médecines naturelles englobent l'esprit et le corps comme un tout et s'efforcent de réhabiliter la force immanente aux êtres vivants sans recourir à une intervention violente : les traitements préconisés par les médecins au XIXe siècle faisaient appel à des interventions qui s'avéraient

---

28) Giovanni Fédéespil et Tito Berti, *op.cit.*, p. 210-211.

29) Le mot grec de l'*homéopathie* signifie *analogue* et non *semblable*. La similitude n'est relative qu'aux symptômes comparés de l'agent morbide et de l'agent curatif.

30) Émile Zola, *O.C., op.cit.*, p. 502.

pour la plupart très dangereuses. En France, à titre d'exemple, Broussais et ses disciples, voyant dans la gastro-entérite la cause de tous les désordres pathologiques, prescrivaient la saignée même pour des maladies apparemment inadéquates : évanouissement, apoplexie, variole, cancer, chlorose, accouchement, pneumonie, fièvre, voire la goutte dont on témoigne dans la pratique du docteur Cazenove de *La Joie de vivre*[31]. Le danger de l'application de la saignée aux patients de la chlorose et de la pneumonie est évident, mais il est encore plus surprenant de voir que ce remède « héroïque » fut appliqué même au domaine de la maladie mentale. La perte de sang est perçue comme une purification, mais aussi comme une régulation des passions[32]. On peut dire alors que le traitement des troubles psychiques par la saignée n'est autre que la négation de l'esprit. Même si la saignée en tant que traitement médical existait bien avant Broussais, il est indéniable que ses idées ont marqué les esprits et que ses disciples cherchaient à conquérir la saignée, pour la rendre « quasi exclusivement médicale »[33].

Se référant directement à *Comment on devient homœopathe* [*sic.*] d'Alphonse Teste, on se heurte dès les premières pages à l'aigreur de l'auteur vis-à-vis des médecins de l'École de Paris qu'il désigne « médecins de l'ancienne école », et parmi lesquels se trouvent Broussais, Cabanis, Bichat et Laennec. Et il demande aux lecteurs si « elle finira un jour par prévaloir dans le monde médical cette pauvre doctrine de Samuel Hahnemann, tant méprisée, tant bafouée, tant ridiculisée depuis plus d'un demi-siècle?[34] » Nous évoquons ainsi la situation délicate des homéopathes dans le corps médical dominé par la médecine moderne, et leur orgueil d'être missionnaire de la nouvelle médecine. Ils prétendent que les allopathes se tiennent à l'ancienne doctrine. Dans ce contexte, la controverse acharnée entre les

---

31) *La Joie de vivre [JV]*, III, p. 834.

32) Chantal Beauchamp, *op. cit*., p. 10.

33) *Ibid*., p. 140.

34) Alphonse Teste, *Comment on devient homoeopathe* [*sic.*], 1869, J. Baillière et Fils, p. 1-2.

médecins officiels et les homéopathes au XIXe siècle prend l'allure d'une guerre de religion. Certes, le rôle des médecins homéopathes était considérable, d'autant qu'il met en relief l'impasse de la médecine moderne.

Zola, malgré son penchant pour le discours scientifique moderne, crée ses personnages de bon médecin de façon à ce qu'ils nous rappellent, sans jusqu'à les appeler des homéopathes, du moins des guérisseurs qui s'attachent au « vitalisme »[35)], tant méprisé par la médecine autoritaire de l'époque et considéré par rapport aux « sciences exactes cartésiennes »[36)].

II-a : L'homéopathie et l'Art de guérir

Si l'on examine la situation générale de l'homéopathie en Allemagne dans les années trente du XIXe siècle, on peut noter que la nouvelle médecine de Samuel Hahnemann (1755-1843) a trouvé un soutien non négligeable auprès des médecins généralistes et des non-médecins[37)]. Par contre, la plupart des représentants de la médecine universitaire ont plutôt réagi par la critique et la méfiance, alors que le principe de la Loi de similitude, loi des semblables, *similis similibus curanteur*, ouvre une ère nouvelle à la thérapeutique[38)]. En effet, une substance qui produit des symptômes chez un sujet bien-portant peut faire disparaître ces mêmes symptômes chez un malade, à condition d'être employée en faible dose. Il n'est pas sans intérêt que ce principe puisse être trouvé dans *Recepta scripta contra lapidem* de

---

35) La vision de l'organisme humain comme totalité vivante et non juxtaposition des différentes parties et organes. Elle fut également adoptée par Hahnemann.

36) « Tandis que vitalisme et néo-hippocatisme, pensées synthétiques, sont des héritages des siècles antérieurs, la première révolution médico-biologique, placée sous le signe de la méthode analytique, empruntée aux sciences exactes cartésiennes, et recommandée par Bichat, Pinel et tant d'autres, apporte du nouveau à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle. » Jacques Léonard, *op.cit.*, p. 220

37) Olivier Faure, *Praticiens, Patients et Militants de l'Homéopathie (1800-1940)*, traduits par Françoise Laroche, Actes du Colloque franco-allemand, Lyon, 1990, p. 42.

38) Alphonse Teste, *op.cit.*, p. 38-39.

Paracelse[39)].

Le rapprochement de Paracelse et du docteur Pascal de Zola est déjà observé dans leur croyance en la « médecine des signatures »[40)]. Ayant pris connaissance de la théorie de la « médecine de la signature » dans un vieux livre de médecine du XVe siècle, le docteur Pascal finit par comprendre que « pour guérir un organe malade, il suffisait de prendre à un mouton ou à un boeuf le même organe sain, de le faire bouillir, puis d'en faire avaler le bouillon ». L'injection hypodermique du liquide extraite des glandes sexuelles des animaux a été rendue courante au XIXe siècle par les docteurs Jules Chéron et Charles Brown-Séquard dont Zola a emprunté les livres à son ami, le docteur Fleury. Mais cette analogie entre les organes des animaux qui guérissent et les organes du corps humain affectés de maladie correspond davantage à la théorie du *semblable appartient semblable*, vue dans les propriétés occultes de l'alchimie des XVe et XVIe siècles[41)]. Zola a réussi d'une façon romanesque à inventer un remède imaginaire, amalgame de la médecine moderne et de la médecine antique.

En outre, notre présente étude étend cette observation vers le remède qu'atteint le docteur Pascal au bout de plusieurs tentatives laborieuses et qui évoque le remède infinitésimal de l'homéopathie. Un jour, il s'en vient à comprendre que « l'eau les [les malades] soulage, il y a là sans doute un simple effet mécanique »[42)]. Selon Henri Mitterand, cette citation est l'application d'une idée développée devant Zola par le docteur De Fleury, et que celui-ci tenait du docteur Chéron. Dans son ouvrage, De Fleury cite l'épigraphe de Chéron sur les *Lois générales de l'hypoderme* : « Toutes les injections hypodermiques produisent des effets identiques, quel que soit le liquide introduit sous la peau, à condition que ce liquide ne soit pas toxique. La différence

---

39) Léon Vannier, *op. cit*., p. 47.

40) Cf. Ai Hayashida, *Zola et la médecine moderne : son éloignement de Claude Bernard*, Études de Langue et Littérature Françaises, N°85-86, 2005, p. 44-59.

41) *Ibid*.

42) *DP, op.cit.*, p. 1082.

ne porte que sur l'intensité plus ou moins grande du phénomène produit »[43]. Notons que les effets exprimés ci-dessus, manquent d'une certaine scientificité, dans la mesure où ils ne précisent pas la nature du « liquide » à introduire sous la peau. Bien que Zola ait emprunté quelques idées à la théorie médicale du docteur Chéron, il ne semble pas que la panacée du docteur Pascal ressemble davantage à la théorie de l'infinitésimal de l'homéopathie, au sens où il se sert de l' « eau claire ».

Le remède infinitésimal de l'homéopathie constitue une dose toxique, choisie selon la formule de la loi de similitude, et doit être employé en concentration si faible de façon à ce qu'il ne reste plus qu'une seule molécule de substance dans la potion et ainsi celle-ci devient proche de l'eau pure. Cela nous rappelle la « mémoire » de l'eau pour expliquer qu'il peut exister dans ces conditions un effet pharmacologique. Si l'on considère que ni la théorie de similitude ni l'efficacité des médicaments homéopathiques ne sont de nos jours pas encore prouvées rigoureusement comme scientifiques, le succès de l'homéopathie constitue la réflexion sur le « besoin de croire en l'efficacité d'une thérapeutique »[44]. En effet, les théoriciens de l'homéopathie résistent à cet effet de placebo qu'on attribue aux thèses de Hahnemann, en avançant les données cliniques appliquées aux animaux qui ne peuvent avoir aucune prise de conscience sur l'efficacité thérapeutique. Sans en entrer dans les détails, nous pouvons dire qu'au fond de la philosophie de l'homéopathie existe toujours la profession médicale de *medicatrix naturae*, au sens où la nature est le premier guérisseur de la maladie. Et c'est l'art médical qui permet de voir ce qui est caché derrière les signes des maladies et au praticien d'établir des diagnostiques par la simple observation de la nature.

Le docteur Pascal, à partir du moment où il a compris que « la médecine n'était

43) *Ibid*., p. 1654-1655.

44) Maurice Tubiana, *Histoire de la pensée médicale*, Flammarion, 1995, p. 155. De fait, Samuel Hahnemann, fondateur de l'homéopathie, constate l'effet thérapeutique de l'« eau distillée » sur les maladies chroniques. Voir *Doctrine et traitements homéopathiques des maladies chroniques*, Boiron, 1985 (2e éd.,1835), traduction de A.-J.-L. Jourdan, de l'édition allemande de 1846, p. 212-213.

pas une science expérimentale, mais un art »[45], ne cesse de se tourmenter par cette interrogation intérieure : « Corriger la nature, intervenir, la modifier et la contrarier dans son but, est-ce une besogne louable? Guérir, retarder la mort de l'être pour son agrément personnel, le prolonger pour le dommage de l'espèce sans doute, n'est-ce pas défaire ce que veut la nature? »[46] Ici, on ne voit pas le simple pessimisme ni le nihilisme thérapeutique du praticien, mais le sentiment de respect devant les complications du corps, voire une réflexion sur ce que doit être la médecine vis-à-vis de la vie et de la mort. Zola nous pose le dilemme auquel le progrès de la médecine est confronté. En effet, de nos jours, celui-ci contribue à augmenter la longévité mais derrière les chiffres révélateurs, la qualité de la vie s'abaisse et il y a des gens qui sont forcés à vivre sans le moindre espoir de guérir. Cette tendance est due à la systématisation du corps médical qui regarde le patient comme objet de recherche, ou à l'orgueil des médecins dont le but est de maîtriser la nature plutôt que de la respecter. La médecine expérimentale de Claude Bernard et ses manières de penser sont certes à la base de l'esprit médical contemporain. Il constate dans l'*Introduction à l'étude expérimentale* (1865) que « La médecine expérimentale diffère dans son but de la *Médecine d'observation*, [...] Le but d'une science expérimentale est de découvrir les lois des phénomènes naturels, non seulement pour les prévoir, mais dans le but de les régler à son grès et de s'en rendre maître »[47]. La nouvelle image du médecin n'est plus conforme au rôle que lui ont attribué les générations antérieures.

Pour Zola, le rôle du médecin réside dans son attitude modeste d'aider les malades à guérir et non pas dans l'égoïsme de pouvoir guérir. Dans ce sens, la panacée du docteur Pascal, qu'il se procure au bout de ses tâtonnements moraux, semble cristalliser les idées médicales de Zola et elle pouvait impliquer l'essence des médecines naturelles dont il était proche depuis longtemps.

---

45) *DP, op.cit*., p. 1087-1088

46) *Ibid*., p. 1082.

47) Claude Bernard, *Introduction à l'étude expérimentale*, Garnier-Flammarion, 1996, p. 278. Les mots en italiques le sont par l'auteur.

II-b : La sagesse du médecin zolien

Alphonse Teste fait judicieusement remarquer la contradiction de la médecine moderne qui, tout en ayant connu un immense progrès dans le domaine des recherches scientifiques, ne se différencie guère du savoir-faire des anciens médecins du point de vue de « l'art de guérir » :

> Si l'on porte au bilan de la médecine moderne, toutes les sciences accessoires que comprend son étude, la physique, la chimie, l'anatomie, l'anatomie pathologique, et par suite l'art du diagnostique, la physiologie et même la nosographie, etc., le progrès est incontestable et les humbles praticiens de nos jours sont, je n'hésite point à le reconnaître, plus savant que ne l'étaient les Asclépiades? Mais si l'on n'entend par médecine que l'art de guérir les maladies, nous n'aurions pas vingt pages de bon aloi à ajouter aux traités d'Hippocrate[48].

Les médecins modernes, surtout après la prédominance de la médecine expérimentale déclarée de Claude Bernard, qui définit la médecine comme « science » et non pas comme « art »[49], ne sont plus des « guérisseurs » mais des « savants » qui préfèrent s'enfermer dans un laboratoire plutôt que de lutter au chevet des malades. L'art médical, c'est de connaître la marche naturelle des maladies, de savoir comment un mal doit finir lorsqu'il est abandonné aux seuls efforts de la nature, en considération des circonstances qui entourent son patient. Quant au médecin, il sait agir pour diriger le mal et le conduire dans une voie convenable, ou s'abstenir, au contraire, avec la certitude d'une guérison spontanée prochaine[50]. Il est significatif que tous ces éléments propres aux médecins anciens nous invoquent la figure de quelques personnages de médecin chez Zola, entre autres

---

48) Alphonse Teste, *op.cit*., p. 34-35.

49) Claude Bernard, *op.cit*., p. 286.

50) Chantal Beauchamp, *op. cit*., p. 206

Cazenove de *La Joie de vivre* (1884) et Dalichamp de *La Débâcle* (1892). Ce qui est commun à ces deux médecins, c'est leur merveilleuse mise en pratique de l'art médical devant un cas difficile tiraillé entre la possibilité de recourir à l'opération chirurgicale et celle de laisser agir la force du corps.

La Joie de vivre commence par l'arrivée d'une orpheline de dix ans, Pauline Quenu de la famille Macquart, chez les Chanteau dans une petite ville de Normandie. Tout au long du récit, chaque personnage de la maison tombe malade, entre autres la goutte de M. Chanteau, l'enflure des jambes de Mme Chanteau, les crises de névrose de Lazare. Et c'est l'intervention du docteur Cazenove, l'ami de la famille, qui marque chaque dénouement. C'est un homme de cinquante-quatre ans, sec et vigoureux qui, après avoir servi trente ans dans la marine, venait de se retirer à Arromanches. Son scepticisme est né de ses expériences d'avoir vu agoniser tant de misérables sous tous les climats, et par conséquent, il est « au fond devenu très modeste : il préférait le plus souvent laisser agir la vie »[51]. Ce caractère de Cazenove se dévoile de façon la plus dynamique dans la scène où Pauline est atteinte d'une angine phlégmon.

À la première vue de sa patiente souffrant d'une fièvre terrible et de sensation d'étranglement, Cazenove avoue tout modestement qu'il ne peut rien faire. Lors de sa seconde visite, il se décide à appliquer une « saignée » à sa patiente, désespéré de ne pas avoir à sa portée d'autres moyens adéquats[52]. Quant à Lazare, ancien étudiant en médecine, il relit en vain dans son manuel de pathologie les pages sur les abcès rétropharyngiens, mais ses connaissances limitées à ses études universitaires se révèlent impuissantes. À la supplication de Lazare irrité de l'état misérable de sa cousine, Cazenove se demande comment parvenir à un abcès au fond d'une bouche contractée, et craint que le percer trop tôt entraîne de graves conséquences. Enfin, il affirme que le mieux est d'en abandonner la terminaison à la nature, même si cela sera très long et douloureux. Les jours s'étant écoulés sans amélioration quelconque,

51) *JV, op.cit*., p. 836.
52) *Ibid*., p. 918

Lazare reproche au docteur de ne pas oser ouvrir l'abcès et professe de l'inutilité de la science[53]. Cazenove reconnaît alors l'impuissance de la science au moment où le corps humain se détraque. À la vue de telles souffrances de Pauline, pour laquelle il a une grande affection, « ses mains de fer tremblaient, son habitude de la mort défaillait, à la crainte d'une issue fatale »[54]. Or finalement, au bout de quelques jours, les nausées et les frissons ébranlent le corps de Pauline et Cazenove y voit les indices de sa guérison, après le percement de l'abcès.

Le rétablissement de Pauline symbolise le triomphe de l'art médical. Cazenove l'aide à guérir sans recourir au moyen chirurgical. Il se tourmente pour juger si le cas de Pauline exige l'opération ou non, et souffrant avec elle, il décide bravement de s'y abstenir. Son attitude modeste devant les complications de la nature a sauvé en fait la vie de Pauline. À l'opposé du scepticisme naïf de Lazare, celui de Cazenove est basé sur la résolution solide d'être praticien. Nul doute que son hésitation devant ce cas difficile tient moins à un manque de compétence qu'à sa profonde affection pour Pauline. Contre toute vraisemblance, elle a échappé au danger de la mort grâce à sa propre force et à sa volonté de guérir. Cet épisode montre bien jusqu'à quel point le jugement du médecin influence la vie des malades. Et l'épisode le plus révélateur se trouve dans *La Débâcle*.

Le récit de *La Débâcle* se déroule sur un champ de bataille franco-prussien. Un jour, Jean Macquart est blessé gravement à la jambe par une balle, après s'être cassé le tibia. Transporté dans un hôpital ambulant, il fait face au danger de l'amputation de sa jambe. C'est à ce moment de crise que le docteur Dalichamp entre en scène. Il n'est pas surprenant que sa physionomie plus ou moins sauvage ressemble à celle de Cazenove. Son visage coloré et durci, issu de sa vie continuelle au grand air, fait preuve de son dynamisme d'être praticien. Zola le décrit comme un « médecin sans génie, dont une longue pratique avait fait un excellent guérisseur »[55]. Dalichamp

53) *Ibid*., p. 919.
54) *Ibid*.
55) *La Débâcle*, V, *op.cit*., p. 790.

craint d'abord que l'amputation devienne nécessaire, pourtant il propose tout de suite de laisser dormir Jean. S'il y a la moindre chance de guérir, il préfère avant tout réhabiliter son patient de la dépression « physique et morale », plutôt que d'avoir recours au moyen chirurgical. Chaque matin, Dalichamp se rend à l'hôpital ambulant pour voir Jean, qui souffre d'une fièvre si intense que la garde-malade ne le quitte guère. Le docteur l'examine minutieusement et il craint que la présence d'une esquille ne l'oblige à une résection de l'os. Pourtant, en causant patiemment avec Jean, qui se révolte contre l'idée de devenir infirme, Dalichamp laisse bravement la blessure « en observation », et se contente de la panser « avec de la charpie imbibée d'huile d'olive et d'acide phénique, après avoir placé au fond de la plaie un drain, un tube de caoutchouc, pour l'écoulement du pus »[56]. Ce traitement fit alors diminuer la fièvre et améliora l'état de santé de Jean qui n'avait plus qu'à endurer la lente et douloureuse convalescence jusqu'à sa complète guérison.

Ces deux épisodes que nous venons d'examiner mettent en scène des médecins dont l'art consiste d'abord à savoir faire parler la nature pour qu'elle puisse délivrer ses signes, et par là, le médecin peut exercer son art. L'art médical se base avant tout sur la bienséance du patient et non sur l'égoïsme de celui qui guérit. Tout en décrivant les figures de Cazenove et de Dalichamp, médecins sans génie, mais véritables guérisseurs avec leur amour pour leurs patients, Zola n'oublie pas de mettre en scène d'autres médecins dont les conduites s'opposent diamétralement à la philosophie de l'art médical.

III : De la saignée à la chirurgie diabolique

Dans *La Débâcle*, il y a un autre médecin à l'hôpital ambulant : Bouroche, le major médecin, n'hésite pas à pratiquer une opération difficile en ne considèrant nullement les sentiments de son patient. Lorsque le capitaine Beaudouin est transporté à l'hôpital, Bouroche se décide à l'amputation, sans même se baisser pour

56) *Ibid*., p. 795.

examiner la jambe atteinte. Pendant qu'on prépare l'opération du capitaine, Bouroche entreprend la désarticulation d'une épaule d'un autre patient, selon une méthode à la mode, et « que les chirurgiens appelaient une jolie opération, quelque chose d'élégant et de prompt, en tout quarante secondes à peine »[57]. On y voit clairement les valeurs qu'on attachait à la chirurgie qui a connu son essor à la seconde moitié du siècle. La rapidité de l'opération compte, moins parce que Bouroche se sent responsable pour sauver autant de soldats que possible, mais plutôt parce qu'elle remplit son orgueil d'être chirurgien : cela est bien prouvé par « un rire involontaire » de Bouroche, quand il procéde à une ligature, car « il n'avait mis que trente-cinq secondes ». En outre, préoccupé de finir promptement l'opération pour qu'elle apparaisse « jolie », il n'attache aucune importance au fait que l'utilisation du chloroforme sur les blessés entraîne un péril de mort. Et lors de l'opération du capitaine Beaudouin, Bouroche prend l'allure d'un escroc qui, profitant de l'état misérable de sa victime, met en danger la vie du patient sans aucun sentiment de culpabilité :

> Mais la tactique de Bouroche était de ne jamais demander directement à un blessé l'autorisation d'usage, quand la nécessité d'une amputation s'imposait. Il préférait que le blessé s'y résignât de lui-même[58].

Le capitaine, dans un état déplorable, dépourvu de toute capacité pour juger la situation, tombe dans les griffes de Bouroche en acceptant l'amputation de son pied. Par conséquent, l'opération a certes été un succès, mais ne peut sauver l'âme de Beaudoin qui, peu après abattu complètement sur le plan physique et moral, décède, le visage rempli d'« une expression d'infinie tristesse »[59]. Ce dénouement tragique invite le lecteur à mettre en cause l'arrogance d'un type de médecin dont le seul but est de conquérir les maladies et qui, n'ayant pas l'idée que le corps et l'âme sont

57) *D*, *op.cit.*, p. 674.
58) *Ibid.*, p. 677.
59) *Ibid.*, p. 681.

inséparables, ne voit que les lésions de son sujet : celui-ci, réduit alors à une machine détraquée, n'a plus le droit d'énoncer sa propre volonté. Bouroche ne tient pas compte de la gravité de ce que pourrait entraîner l'amputation imposée à son sujet, ni la vie postérieure de ce dernier qui va souffrir de son infirmité. Il y a toutefois un moment où Bouroche est « anéanti, terrassé par une tristesse, une désolation immense, dans une de ces minutes d'agonie du praticien qui se sent impuissant », au point d'être touché du sentiment d'« à quoi bon »[60]. Ce sentiment de nihilisme thérapeutique est aussi observé chez les docteurs Pascal et Cazenove, mais ce qui les distingue de Bouroche, c'est qu'ils gardent la *philia* médicale, en d'autres mots l'amour du médecin pour les souffrants. Pour Zola, elle est nécessaire pour tous ceux qui pratiquent la médecine, sans quoi celle-ci se dégraderait en instrument monstrueux qui détruiraient la vie.

Dans *La Débâcle*, Zola décrit avec soin les procédés de l'opération en termes médicaux, ce qui nous permet de saisir l'arrière-plan historique à l'égard du progrès de la médecine moderne. En ce qui concerne l'histoire de la chirurgie, l'introduction de l'anesthésie à partir de 1846 bouleversa la conception de la chirurgie : en octobre, un chirurgien de Boston, John Collins Warren, opéra une tumeur du col sous anesthésie à l'éther pratiquée par William Morton; en décembre, le chirurgien anglais Robert Liston effectua l'amputation d'une jambe sous anesthésie; le lendemain, l'anesthésie fut expérimentée à Paris et elle se diffusa rapidement en Europe. Finalement en 1847, James Young Simpson d'Edimbourg, utilisa pour la première fois le chloroforme pour atténuer les douleurs de l'accouchement[61]. La chirurgie moderne est alors née et elle prend un essor fulgurant. Comme Warren le dit lui-même, « une ère nouvelle s'est ouverte pour la chirurgie »[62]. Mais, sous l'apparence miraculeuse de délivrer les individus à jamais des souffrances, il y avait aussi un danger de mort à cause de l'anesthésie générale. Bien que l'emploi du chloroforme

60) *Ibid*., p. 675.
61) Ulrich Tröhler, « L'essor de la chirurgie », *op.cit*., p. 241.
62) Maurice Tubiana, *op.cit*., p. 227.

s'imposât comme une réponse au problème posé par la manipulation de l'éther, il n'en est pas moins vrai que les anesthésies générales furent plus dangereuses que les anesthésie locales : de nombreux chirurgiens les jugeaient trop dévastatrices et estimaient utile d'éviter l'endormissement total des malades[63]. Dans *La Joie de vivre*, Cazenove discute de l'emploi du chloroforme sur Louise en agonie déjà depuis des heures lors d'un accouchement. Il a apporté le nécessaire, mais à la crainte d'une hémorragie et par son jugement spontané de bon praticien, s'abstient de l'usage du chloroforme, voire d'aborder l'opération césarienne[64].

Si les risques mortels dans les cas d'accouchements difficiles sont relativement bas par rapport à d'autres maladies, le mauvais emploi du chloroforme et le manque de compétence de l'accoucheuse ou de l'accoucheur provoquaient des accidents tragiques[65]. Il faut noter également que le sentiment de répugnance contre le chloroforme est aussi observé dans le stoïcisme de Mme Boulange, la sage-femme qui soignait Louise avant l'arrivée de Cazenove. Elle insiste sur le besoin de « laisser faire la nature », non seulement à cause du danger mortel du chloroforme, mais dans sa conviction de la nécessité de la « douleur » : selon Mme Bouland, « jamais une femme endormie n'était capable d'un aussi bon travail »[66]. Ce respect de la nature du corps humain et de la douleur qu'il endure correspond à l'hésitation de Cazenove à employer le chloroforme sur Louise. À ce souci du danger accompagnant la méthode anesthétique s'ajoute la pensée hippocratique de laisser lutter la nature. Sur ce point, Cazenove ressemble aux médecins idéologues de l'époque, comme ceux du néo-hippocratisme qui pratiquent la médecine selon leur propre idéologie[67].

---

63) *Ibid*., p. 223-224.

64) *JV, op.cit*., p. 1094.

65) Germain Galérant, *Médecine de campagne : De la Révolution à la Belle Époque*, Christian de Bartillat, 1990, p. 143.

66) *JV, op. cit*., p. 1088. Cette valorisation de la douleur relève du respect de la nature chez Mme Bouland, tandis que les cléricaux catholiques, en se référant aux Écritures, insistaient sur le fait que les femmes devaient enfanter dans la douleur.

67) Cabanès fait remarquer que les trois conceptions de la maladie — néo-htppocratisme,

Les progrès de la fin du XIXe siècle modifièrent les données de la grossesse et de l'accouchement : des sages-femmes plus nombreuses, une aide sociale plus formée, l'asepsie, l'anesthésie. Toujours est-il que le nombre des femmes mortes en couches était encore considérable. Seule la multiplicité des naissances, permit la progression de la démographie durant ce siècle[68]. Il est assez significatif que Zola, en décrivant la figure du médecin qui s'efforce de sauver la vie de la mère et de son nouveau-né, ait créé, au contraire, des personnages qui les détruisent : d'une part, les médecins pratiquant l'ovariectomie anticonceptionnelle et d'autre part, les matrones vicieuses. Ce roman, comme l'indique son titre, a comme fil-conducteur la naissance en chaîne des enfants d'un couple, Mathieu Froment et son épouse Marianne. La famille prospère au fur et à mesure que leur nouveau-né apporte un renouvellement de joie. Par contre, comme l'antithèse du bonheur redoublé par la fécondité, le monde qui entoure Mathieu est taché de la décomposition morale: les femmes, les unes avides de plaisirs sexuels, les autres conduites par l'égoïsme de ne pas vouloir abaisser leur niveau de vie par une naissance inattendue, se jettent sous la matrone ou le chirurgien diabolique.

La Fécondité nous présente plusieurs personnages de médecin : Zola met en parallèle Boutan qui est « bon » médecin, et Gaude qui se vante de son talent de chirurgie anticonceptionnelle. Les pratiques de ce dernier ne sont pas conformes au sermon d'Hippocrate, bible universelle des médecins qui condense ce que doit être l'art médical. On se heurte à ces phrases « Je suivrai ce système de régime que, selon mes aptitudes et jugements, je considère dans l'intérêt de mes patients, et je m'abstiendrai de quoi qu'il soit détérioré et malveillant ». Gaude est décrit comme un charlatan, et ses conduites sont diamétralement opposées à ce sermon :

---

conception physiologique, conception ontologique — sont parfois « présentées concurrentiellement dans l'univers des romanciers, de Balzac à Zola, même si la conception du pathologique *en hyper* ou *en hypo* se trouve privilégiée dans l'univers médical de la seconde moitié du siècle ». J.-L. Cabanès, *op.cit*., p. 41.

68) Germain Galérant, *op.cit*., p. 144-145.

> Il [Morange] donna d'autres détails, il parla de la clinique dont le docteur Gaude était le chef, à l'hôpital Marbeuf, une clinique où l'on courait voir faire des opérations, par mode, comme on va au théâtre. Le docteur qui ne dédaignait pas l'argent, très âpre au contraire avec les clients riches, aimait également la gloire, mettait un orgueil éclatant à réussir les très dangereux essais qu'il risquait sur les pauvres femmes de la clinique. [...] Au demeurant, pessimiste et gai, il châtrait une femme comme on châtre une lapine; et cela ne soulevait pas même chez lui un scrupule, une discussion morale : des malheureux de moins, n'était-ce pas tant mieux?[69)]

Ici, Gaude en tant que praticien trahit le sermon d'Hippocrate en tous points. Il est en premier lieu affairiste, pratique la chirurgie de façon frivole comme un spectacle à la mode, toujours avec l'envie de réussir. Les opérations dangereuses qu'il essaie sur « les pauvres femmes de la clinique » se montrent l'antithèse de cette phrase du sermon : « Je ne donnerai pas à une femme un pessaire à produire l'avortement. Avec pureté et sainteté, je passerai ma vie en pratiquant mon Art ». Sans en entrer dans les détails des controverses autour de la position morale de Hippocrate vis-à-vis de l'avortement, notons seulement que Zola a été contre l'avortement qui était basé sur l'égoïsme bourgeois de limiter le nombre des naissances dans le seul but d'enrichir la famille, comme on le voit dans le cas de l'opération de Valéry. Elle est morte tragiquement à la suite d'un avortement chez une matrone, et les années suivantes, c'est sa fille qui va suivre la même destination dans la clinique du docteur Serraille, disciple de Gaude. Reine, dégradée par l'éducation sexuelle de la comtesse Séraphine, qui elle-même suivit l'opération de l'ovariectomie chez Gaude, est ébranlé par sa grossesse inattendue. La comtesse la convainc de suivre l'ablation de l'ovaire sous prétexte d'avoir grand mal au ventre, afin de se débarrasser de l'enfant et de se réjouir des plaisirs sexuels sans crainte de tomber de nouveau enceinte. Le

---

69) *La Fécondité* dans *Les Quatre Évangiles, O.C., op. cit*., VIII, p. 47.

docteur Serraille se laisse avoir par les beaux discours de Séraphine, et consent à l'ovariectomie sans savoir que sa patiente attend un bébé : preuve de son manque de compétence de bien « observer » le corps qu'il va traiter, voire d'attitude rigoureuse qu'exige l'art médical. Séraphine est morte dans une marre de sang après une opération grossière.

En contraste avec ces charlatans, Zola crée le docteur Boutan, vrai praticien de l'Art au sens hippocratique. Il a « un esprit large, brave, adorateur de la vie, une intelligence vaste, dégagé des étroitesses du métier, qui verrait au-delà des difficultés premières de l'exécution »[70]. Le long discours qu'il donne sur Gaude devant Mathieu véhicule la sagesse médicale de l'auteur lui-même qui se révolte contre les conséquences hasardeuses du progrès de la médecine sans Art :

> « Gaude, lui encore, est un chirurgien de premier ordre, et je veux croire qu'il cède à l'unique passion de son art. Mais si vous saviez les pratiques courantes où en arrivent les autres, ceux qui s'autorisent de son exemple, et quelle effroyable mal ils sont en train de faire à la patrie, à l'humanité ! ... Châtrer une femme est simplement un crime, lorsqu'il n'y a pas nécessité absolue. Il faut qu'il ait danger de mort, il faut que tout intervention médicale soit reconnue insuffisante. [...] *Opérer des chlorotiques*, *opérer des nerveuses*, *c'est intense*, *c'est digne du cabanon et du bagne ! Ils en sont bien venus, m'a-t-on dit, à essayer de la castration sur les folles furieuses, pour les calmer* ... Que voulez-vous? [...] On coupe, on coupe, on coupe toujours et partout. Pour le moindre bobo, pour la moindre tare de soupçonne, on coupe, quitte à jeter l'organe sain au baquet, si l'on s'est trompé. *Souvent, la femme n'est pas prévenue, ni le mari, ni la famille, et elle n'apprend ce qu'on a fait d'elle qu'en lisant la feuille d'observation*[71]. [...] »

---

70) *Ibid*., p. 198.

71) *Ibid*., p. 259-260. C'est nous qui soulignons.

Les premières phrases soulignées traduisent bien la mode effrénée de la chirurgie à la fin du XIXe siècle. Il est surprenant d'apprendre que les traitements des « chlorotiques » ou des « nerveuses » sont aussi sujets à la chirurgie, plus précisément à l'ablation de l'ovaire, qui est alors considéré comme une source de la folie : la théorie classique sur l'hystérie qui attribue les troubles mentaux aux problèmes des règles en est un bon exemple. Selon le *Dictionnaire des Sciences médicales* (1816) d'Esquirol, de même que la cessation brusque d'un flux naturel provoque la folie, la menstruation qui joue un si grand rôle dans les maladies des femmes ne peut être étrangère à la production de l'aliénation mentale,[72)] d'où l'application de la saignée aux maladies des femmes. Tout comme le traitement classique qui saignait n'importe quel malade, y compris les phtisiques et les aliénés, la médecine moderne à la fin du siècle est obsédée par la puissance du scalpel. Zola ne critique pas le progrès dans le domaine de la chirurgie, mais la croyance infinie en celle-ci qui, excluant la possibilité des autres traitements, fait du médecin un tyran sans cœur qui privilège plus son statut de chirurgien que le bien de ses patients. Autrement dit, c'est à l'attitude dogmatique du médecin indifférent à l'avis du patient et de sa famille que s'en prend Zola. Il montre avec clarté qu'il n'y a pas non plus la notion d'« informed consent », indispensable à l'éthique universelle de la médecine. Pour lui, l'une des premières qualités exigées au médecin est de parler avec sérénité à ses patients de façon à leur faire comprendre le contenu du traitement prescrit.

C'est dans la scène où le docteur Boutan prend l' « inflammation chronique » comme exemple de l'inutilité de recourir à la chirurgie que nous voyons le plus clairement jusqu'à quel point l'opération chirurgicale est devenue un moyen facile pour résoudre les problèmes de santé. Il n'est pas exagéré de dire que l'essor de la chirurgie a changé la conception du statut symbolique du médecin; celui-ci n'est plus le *guérisseur* qui osculte ses

72) Esquirol, *Dictionnaire des Sciences médicales*, 1816, p. 198. Cité par Chantal Beauchamp, *op.cit*., p. 201.

patients, mais le *scientifique* ou le *savant* au sens bernardien de terme, qui ne voit que les maladies[73]. Le savant aux prises avec les problèmes renouvelés que lui apportent ses expérimentations laborantines ne peut résister à l'ambition de réussir dans son domaine d'études. Le laboratoire influence donc de plus en plus les praticiens. Euxs seuls possèdent la vérité, et par là, le dogme scientifique s'impose aux malades et sa faillibilité n'est pas mise en doute. C'est cette tendance de l'époque qui a désillusionné certaines personnes et que contestaient les disciples des médecines naturelles, entre autres ceux de l'homéopathie. Un bon exemple se trouve chez le traitement des maladies chroniques de Sébastien Des Guidi (1769-1843), qui a introduit l'homéopathie en France : face aux traitements fastidieux de l'inflammation que les médecins officiels attribuèrent aux troubles sanguins des femmes, il utilisait des médications antiphlogistiques. Le texte nous montre que son traitement remporta un grand succès, et que l'homéopathie pouvait être parfois efficace pour les maladies chroniques que la médecine moderne avait du mal à traiter[74].

Comme les médecins de jadis, les homéopathes étaient de grands penseurs et observateurs. Tout, dans leurs doctrines, procède de l'observation pure, et tout y est logiquement déduit. Bernard distingue l'observateur de l'expérimentateur, en définissant que le premier « ne raisonne plus, il constate », et que le second, au contraire, « raisonne et se fonde sur les faits acquis pour en imaginer et en

---

73) Bernard met en valeur le « médecin *savant* » qu'il décrit « celui qui sera doué de l'esprit empirique », plutôt que celui « qui se contentera de la constatation des faits en se fondant uniquement sur la tradition médicale. (p. 218) Autrement dit, Bernard place le médecin savant qui se consacre aux recherches scientifiques au-dessus des guérisseurs qui, selon lui, manquent d' « esprit scientifique ». (Claude Bernard, *op. cit*., p. 296)

74) À propos des travaux de Des Guidi , voir l'étude de J-E. Poncet, *Sébastien Des Guidi & L'homéopathie à Lyon*, Lyon, Jacques André Éditeur, 1832. Zola montre également les limites de la médecine moderne face à la goutte chronique, en décrivant le corps de Chanteau « qui finissait d'être un champ d'expériences, où se battaient les remèdes des réclames. » *JV, op.cit*., p. 834.

provoquer rationnellement d'autres »[75]. Quoiqu'il prétende que « le médecin expérimentateur est à la fois hippocratique et empirique en ce qu'il croit à la nature et à l'action des remèdes »[76], il y a inévitablement un gouffre entre la méthode expérimentale qui détruit la nature et les approches hippocratiques qui la respectent. La médecine expérimentale ne saurait jamais, par essence, être compatible avec la sagesse de l'ancienne médecine. Cette dichotomie subsiste encore de nos jours dans les pays qui pratiquent la médecine occidentale, et qui sont confrontés à divers problèmes éthiques.

*

Laisser la nature évoluer en considérant la santé comme finalité de la vie constitue la sagesse à laquelle aboutit le docteur Pascal au bout de longs tâtonnements moraux. Il prétend qu'il faut trouver, tout en acceptant la zone du mystère que la science ne peut transgresser, la volonté de vivre dans la conquête continuelle de l' « inconnu »[77], puisque les recherches scientifiques ne sont pas absolues. De même, Zola affirme, dans le manuscrit, qu'il garde pour la fin du *Docteur Pascal* l' « idée de la sérénité pour la science »[78], et cette conviction du romancier se transforme en termes plus concrets dans son « Discours aux Etudiants » dans lequel il demande à la jeune génération si la science a promis le « bonheur ». En répondant par la négative, notre romancier présente la notion de « stoïcisme », d'« abnégation absolue de moi », et de « sérénité d'intelligence satisfaite » pour se procurer ce bonheur[79]. Rien d'étonnant que ces éléments se trouvent chez les « bons » médecins zoliens que

---

75) Claude Bernard, *op. cit*., p. 55.

76) *Ibid*., p. 298.

77) Zola exprime son choix de l'hérédité comme thématique de la série : « ce qui est idéal, l'inconnu à conquérir. La marge entre la science fixée et l'inconnu, cette marge de science en enfance, celle où la vérité du tout qui entrevoit, où l'on tâtonne : c'est là notre terrain non à reconnnaître, et c'est pourquoi j'ai choisi l'hérédité. » N.a.f. 10290, f° 57.

78) *Ibid*., f° 232.

79) *RM, op.cit.*, I, p. 1613.

nous avons observés. Ils ne sont pas proprement dits savants, mais au contraire, de vrais praticiens qui savent tout de suite s'ils doivent agir ou s'abstenir. Sur ce point, Gadamar a judicieusement remarqué que la science était inachevée par essence, alors que la pratique exigeait des prises de décision spontanées; c'est en cela que la science moderne se démarque fondamentalement de l'ancien savoir général qui englobait sous le nom de philosophie tous les types de savoir relatifs à l'humanité[80)].

Aussi est-il profondément justifié que le médecin n'envisage pas son métier seulement comme une recherche ou comme une démarche purement scientifique, pas plus qu'il ne se considère comme un simple technicien qui appliquerait sa science. Sans cette prise de conscience, qui ne fait pas partie de ce que l'on peut transmettre par un enseignement théorique, aucun progrès scientifique ne sert au bonheur des individus. La remise en valeur de l'homéopathie et des autres médecines naturelles au XIXe siecle témoigne du retour aux sources de l'art médical que néglige la médecine moderne. Confronté à ce dilemme de l'époque, c'est la nécessité de la foi, dédiée à la médecine qui consiste avant tout à respecter la nature, que Zola met en scène afin de redonner une dimension morale à la pratique médicale.

---

80) Hans-Georg Gadamer, *Philosophie de la santé*, texte traduit de l'allemand par Marianne Dautrey, Paris, Editions Grasset & Fasquelle et Editions Mollat, 1998, p. 14.